

« LA BEAUTE SAUVERA-T-ELLE LE MONDE ? »

Le tableau de Rembrandt, *Le Bœuf écorché*, montre la force de l'art dans sa capacité à transformer la laideur en beauté et à sublimer ainsi la réalité.

La beauté est une notion difficile à appréhender puisque sa définition même fait l'objet de débats entre les auteurs. Dans son sens commun, la beauté désigne le plaisir esthétique produit chez un individu par ce qui lui plaît. Ainsi, telle musique ou tel paysage peut être considéré comme étant beau. De même, la beauté peut qualifier une action. C'est ainsi qu'il est possible de parler de « beauté du geste ». La beauté serait alors un sentiment subjectif, propre à chacun. Or, cette notion a également été envisagée dans sa dimension objective puisque selon le philosophe Emmanuel Kant, le Beau est « ce qui plaît universellement sans concept » (*Critique de la faculté de juger*). Dans cette perspective, décréter par exemple la beauté d'un objet serait l'expression d'un sentiment individuel exprimé toutefois sous un horizon universel. Dans cette acception, la beauté possède une portée universelle qui transcende les clivages nationaux ou culturels.

C'est pourquoi il semble tentant de rechercher le salut de l'humanité dans la beauté, au moment où les Etats peinent à trouver des solutions communes aux enjeux globaux tels que le réchauffement climatique ou la régulation économique. Le « village planétaire » (Mac Luhan) qu'est aujourd'hui le monde moderne, se trouve confronté à de nombreux défis et ce, à l'échelle internationale.

Toutefois, se poser la question de savoir si la beauté sauvera le monde paraît a priori surprenante. En effet, dans une époque dominée par des valeurs utilitaristes et individualistes, comment la beauté peut-elle s'imposer comme une puissance salvatrice, a fortiori dans un monde en proie au doute et au sentiment de déclin ?

Face à un monde qui se perçoit en crise, la beauté ne semble pas incarner la condition du salut (I). Toutefois, la beauté, si elle est doublée d'une démarche pragmatique, est douée d'une indéniable puissance mobilisatrice, condition nécessaire du changement (II).

I – L'incapacité de la beauté à sauver seule le monde

Dans un monde en crise de confiance et en crise de conscience (A), la beauté constitue un remède vain (B).

A - Un monde en crise de confiance et en crise de conscience

Le vingtième siècle semble avoir écrit les pages les plus sombres de son histoire. Les deux guerres mondiales ont montré la capacité de l'homme à s'autodétruire dont le bombardement de la ville japonaise Hiroshima est symptomatique, tout comme l'horreur du nazisme et des camps de concentration, racontée par Primo Levi dans Si c'est un homme ou

J. Semprun dans L'Écriture ou la vie. Après ces deux épisodes traumatiques, il semble alors difficile de croire encore en la beauté que porte en elle l'humanité.

De plus, la foi dans le progrès initiée par le siècle des Lumières a laissé place à un sentiment de peur, face aux excès de la science. En 1943, Camus a ainsi pu écrire que « Le XVIIème siècle a été le siècle des mathématiques, le XVIIIème siècle, celui de la physique, le XIXème siècle, celui de la biologie. Le XXème siècle est le siècle de la peur ». Le monde vit à présent dans un monde où pèse le risque et où l'insécurité est devenue collective et multiforme (terrorisme, risque sanitaire, économique, social).

De plus, les atteintes à l'environnement menacent la pérennité de l'homme sur terre. Pour la première fois, le GIEC, qui a récemment reçu le prix Nobel de la paix, parle à cet égard, de conséquences « irréversibles ». L'épuisement progressif des ressources non renouvelables semble inconciliable avec le rythme actuel de développement des sociétés modernes, comme le rappelle le rapport Brundtland de 1987.

Le monde semble donc aujourd'hui en proie à une crise profonde et généralisée, accrue par le traumatisme provoqué par le sombre tableau des génocides. C'est la raison pour laquelle la conscience internationale s'accorde sur la nécessité de trouver une issue pour l'avenir. Cependant, si le salut par la beauté est une idée séduisante, elle ne paraît pas, a priori, être un remède tangible.

B - La beauté, un remède vain

La beauté semble un remède vain pour sortir durablement le monde de sa crise actuelle.

La beauté est un sentiment esthétique. Elle apparaît donc comme désintéressée et se suffisant à elle-même. Elle semble ainsi en contradiction avec un monde dominé par la recherche du profit selon Serge Latouche (« l'omnimarchandisation du monde ») et le culte de la performance. La beauté ne saurait donc contenir en elle la condition du salut du monde actuel.

De même, la beauté peut être associée à l'artifice, à l'éphémère dans la mesure où elle renvoie à l'apparence et non à l'être. Aussi semble-t-il difficile d'envisager qu'elle puisse résoudre des problèmes de fond comme la pauvreté ou la maladie, que les politiques eux-mêmes peinent à endiguer. Résorber les problèmes de manière superficielle fait courir le risque de les aggraver. A cet égard, l'éloignement des bidonvilles de Pékin à l'extérieur de la ville entrepris par les autorités chinoises, en vue des Jeux Olympiques, vise seulement à masquer la réalité du problème sans la résoudre.

En outre, accéder à la beauté suppose des pré-requis comme l'a expliqué Pierre Bourdieu, à savoir la capacité de neutraliser ses besoins primordiaux. La beauté apparaît alors comme un palliatif vain et inutile dans les pays du tiers monde souffrant de sous-nutrition et de pauvreté, et des réformes structurelles apparaissent alors comme la seule possibilité du changement.

De surcroît, la question de la capacité pour la beauté à sauver le monde se pose dans une dimension prospective. Or, la grandeur des beautés passées peut rendre le présent infertile. Dubuffet explique en effet dans Asphyxiante culture, que la glorification des œuvres

passées paralyse la création présente. Ainsi, transposé au niveau politique, l'appel des grandeurs passées au secours du monde actuel ne pourrait que contribuer à cultiver des gloires révolues sans construire de projet d'avenir. Selon Olivier Duhamel, cet écueil, qu'il nomme le « complexe d'Astérix » contribue à bloquer le processus de réformes en France.

Si la beauté ne saurait donc, à elle seule, parvenir à sauver le monde, du moins peut-elle y contribuer. Elle serait alors une condition, parmi d'autres, du changement.

II – La beauté, un élan possible mais non suffisant pour sauver le monde

La force salvatrice de la beauté (A) réside le changement de regard sur les choses qu'elle nécessite et qui, à défaut de transformer radicalement le monde, du moins l'embellit (B).

A – La potentielle force salvatrice de la beauté

La beauté possède une indéniable force salvatrice pour l'homme.

Tout d'abord, la beauté esthétique a contribué à sauver l'artiste du désespoir ou de la mélancolie, qui est le propre du génie selon Hegel. Ainsi, Baudelaire a mis en poésie ses angoisses dans la section intitulée « Spleen et idéal » dans son recueil Les Fleurs du mal.

La beauté artistique permet également de lutter contre la mort et l'oubli en inscrivant les individus dans l'intemporalité. A cet égard, le Concerto à la mémoire d'un ange d'Alban Berg rend hommage à la défunte fille de Gustav Mahler tout en rappelant un choral de Bach aux vivants, par les premières notes de l'œuvre. Or, la mort semble aujourd'hui être une crainte latente du monde occidental, obsédé par le culte du jeunisme.

Par ailleurs, si la beauté est, selon E. Kant, universelle, elle contribuerait à rapprocher les peuples et les cultures. La beauté se substituerait alors au rôle pacificateur dévolu à l'économie par Montesquieu (le « doux commerce ») ou au politique. Ainsi, l'inauguration récente du Musée du Quai Branly à Paris apparaît comme le signe d'une ouverture de la France à d'autres cultures. La puissance unificatrice de la beauté se manifeste également dans le classement de sites naturels au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO.

Enfin, croire en la puissance salvatrice de la beauté implique de croire en la possibilité d'un avenir plus radieux. C'est le rôle de l'utopie politique que de réactiver une foi dans des lendemains meilleurs, afin que ces derniers se réalisent. En effet, « c'est par la porte étroite de l'utopie qu'on entre dans la réalité bienfaisante » disait André Gide. Si l'utopie semble irréalisable, voire dangereuse dans la mesure où elle engendre une privation de libertés comme le montrent l'Utopia de Thomas More ou 1984 de G. Orwell, elle permet toutefois de s'extraire de la réalité présente pour la rêver plus belle.

La beauté ne saurait donc être une fin vers un monde meilleur, mais seulement un tremplin. Elle permet en effet, a minima, un changement de regard sur le monde, ce changement de point de vue pouvant contribuer à faire du monde une œuvre d'art.

B – Le changement de regard sur le monde comme possible condition du salut

Il apparaît en pratique irréalisable de faire de la beauté la condition ultime du salut de l'humanité. En effet, faire de la beauté un moyen au service d'une fin, c'est la vider de sa substance, puisqu'elle est, par essence, quelque chose de profondément désintéressé et inutile.

Toutefois, la beauté peut aider l'homme à mieux vivre le monde. En effet, par la capacité de sortir hors de soi qu'elle requiert, afin de s'adonner à la contemplation esthétique, la beauté crée un point de fuite vers l'extérieur comme le fait le peintre dans un tableau. Or, cette ouverture vers l'extérieur est précisément ce qui manque au monde contemporain, vidé de toute dimension sacrée, qu'elle soit divine ou profane, selon Régis Debray (Les communions humaines). Faire l'apprentissage de la beauté c'est également faire l'apprentissage du sacré et croire en une quête de l'idéal dans un monde en situation d'« anorexie mythologique » (Régis Debray). C'est en ce sens que Malraux aurait affirmé que les musées seront les cathédrales de demain.

A défaut, la beauté et l'art permettent à l'homme de poser un regard neuf, voire vierge, sur le monde, à l'instar de l'enfant et de sa capacité à s'émerveiller. En ce sens, retrouver la volonté et la vigueur de l'enfance donneront à l'homme une puissance d'action nouvelle pour changer les choses. L'art n'est-il pas en effet la capacité à interroger le monde plus qu'à donner des solutions ? Dans cette perspective, l'insatisfaction permanente de l'homme et la vertu du doute révèlent aussi sa possibilité de changer les choses pour pouvoir sauver le monde.

La beauté ne sauvera pas le monde mais peut-être le rendra-t-elle plus supportable aux hommes. Si sauver le monde s'apparente à la « tentation de l'impossible », selon le titre d'un tableau de Magritte, le changement ne peut, quant à lui, faire l'économie du politique, afin de rendre, par là-même, le monde plus beau.